

Préambule

Le 4 juin 1944, un convoi partant de Compiègne pour le camp de concentration de Neuengamme emportait deux milliers de déportés dits « politiques », entassés dans des wagons à bestiaux. Parmi eux, Amédée Dunois, journaliste à *L'Humanité* puis au *Populaire*, le dernier des témoins de l'assassinat de Jaurès, entré en résistance dès juillet 1940 alors que le parti socialiste venait d'abdiquer à Vichy.

Avec lui, c'est une partie de la mémoire du socialisme qui disparaissait, depuis le temps de l'anarchisme, puis la révolution communiste, le Front populaire, jusqu'à l'ultime et tragique combat contre le nazisme.

L'Histoire s'est montrée injuste avec les socialistes dont le rôle dans la Résistance a été et demeure minimisé. Daniel Mayer, secrétaire général du parti clandestin, en convenait, désabusé : « Nous n'avons pas battu le tambour sur le cercueil de nos martyrs¹. » Qui parle aujourd'hui du rôle des socialistes dans le programme du Conseil national de la Résistance et de leur action dans la reconnaissance de l'autorité du général de Gaulle ? Le parti socialiste assurément avait failli en 1940. Mais il ratéra également le rendez-vous de la Libération, cet état de grâce que connut le Parti communiste en faisant oublier sa trahison d'août 1939. Lorsque de Gaulle démissionna, lassé par les querelles partisans,

1. Pierre Guidoni et Robert Verdier (dir.), *Les socialistes en Résistance, 1940-1944*, Paris, Seli Arslan, 1999, p. 17.

les socialistes pouvaient apparaître comme les maîtres du jeu avec Léon Blum que son attitude au procès de Riom et l'épreuve de la déportation désignaient comme le successeur légitime du Général. Le vieux leader revint affaibli de son calvaire. Le parti s'enlisa dans le repliement sur soi et les calculs électoralistes qui avaient discrédité la Troisième République. Inutile d'épiloguer sur ce désastre politique. Ne rien trouver d'autre en janvier 1946 qu'un Félix Gouin pour succéder à de Gaulle suffit à expliquer ce désastre.

L'histoire fut également injuste avec Amédée Dunois. Peut-être aurait-il suffi qu'il revienne de déportation pour figurer, à juste titre, dans l'éphémère livre de l'Histoire. Il fut de la poignée de résistants dont beaucoup connurent un destin tragique qui menèrent la lutte dans la France occupée. L'histoire en fait rarement mention qui cite toujours l'action des socialistes et le *Comité d'action socialiste* de la zone « libre ». C'est d'ailleurs toute l'historiographie de cette époque qui est marquée, pour la mémoire, par le privilège accordé à la Résistance en zone sud sur celle occupée par les Allemands. C'est Jean Moulin qui est au Panthéon, pas Pierre Brossolette¹.

La part d'Amédée Dunois fut pourtant déterminante dans l'élaboration d'un programme commun aux divers mouvements résistants déchirés par des querelles intestines. Il fut une des voix – elle ne fut pas la seule – appelant au-delà de sa fidélité au marxisme à une mutation radicale de la vie politique. Ce furent d'autres voix que la sienne réduite au silence qui dessinèrent un parti socialiste reconstruit sur la même logique d'impuissance qui devait valoir à la Quatrième République, petite sœur de la précédente, la même fin suicidaire qu'en 1940.

Une vie militante qui s'étend sur plus d'un demi-siècle – anarchiste, syndicaliste révolutionnaire, socialiste, communiste pour finalement revenir à la « vieille maison » – ne peut suivre la ligne droite, sans rupture idéologique, des destins ordinaires. Dans les aléas de l'Histoire qui se plaît aux retournements

1. La reconnaissance tardive qui vient de lui être rendue n'entame en rien ce jugement.

dialectiques, la vie d'Amédée Dunois trouva son ancrage dans sa rencontre avec Jean Jaurès qui le fit entrer à *L'Humanité*. Son assassinat, trois jours avant la déclaration de guerre, laissa à jamais en blanc la page qu'il aurait pu écrire au nom de l'internationalisme socialiste. Qu'aurait fait Jaurès ? La question demeure sans réponse. Cette parole, beaucoup chercheront à se l'approprier quand l'imminence d'une seconde guerre mondiale procurera l'illusion de revivre août 1914. En l'été endeuillé de l'été 1914, Dunois choisit la voix du « pacifisme » contre l'Union sacrée de la grande majorité du parti. Et après Munich, il fit le choix inverse, toujours contre la majorité du parti. La même fidélité à Jaurès dans des choix opposés.

Un choix de conscience. Un idéal moral loin des postures politiques. Dans la nuit de la clandestinité, Amédée Dunois continuera à invoquer celui qu'au soir de l'assassinat, au nom de toute la rédaction, à la une de *L'Humanité*¹, il qualifiait de « notre ami, notre père, notre maître ! Comme nous l'avons aimé ! »

Trois décennies plus tard, sous le pseudonyme de Nicolas Moreau, il célébrait dans *Si Jaurès vivait encore*², sa force de synthèse, l'alliance « du Socialisme et de la Liberté, de l'internationalisme et de l'amour de la Patrie ».

Et en 1936, revenant toujours sur le crime qui précéda la guerre, il prophétisait : « Ah ! si Jaurès avait vécu...³ »

Une absence irréparable...

Un héritage sans héritier, à construire, poursuivi infatigablement dans la Résistance, au nom du Socialisme, sous les décombres d'un parti donné pour mort après avoir trahi sa mission en votant les pleins pouvoirs à Pétain, mais qui s'efforçait déjà, dans l'ombre, avec une poignée de militants, à renaître de ses cendres.

1. *L'Humanité*, 1^{er} août 1914.

2. *Socialisme et Liberté*, n° 8, 15 août 1942.

3. *Jaurès internationaliste*, Fédération socialiste de la Seine, 1936, p. 30.